



HAL
open science

Je me vois

Mathieu Bouvier

► **To cite this version:**

Mathieu Bouvier. Je me vois. Revue Corps-Objet-Image, 2016, Alter : L'autre de la matière, 2, pp.74-83. halshs-04322506

HAL Id: halshs-04322506

<https://shs.hal.science/halshs-04322506>

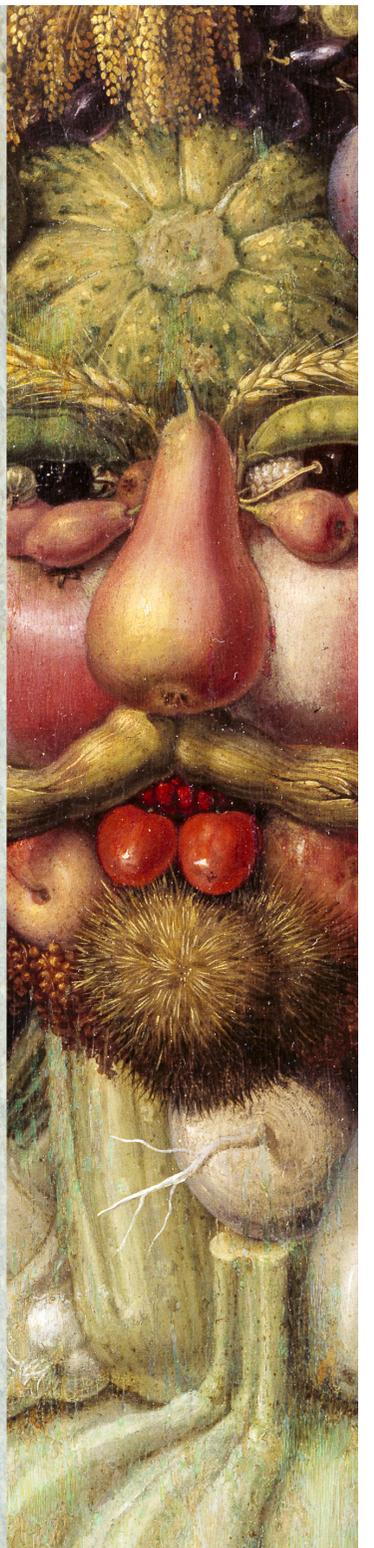
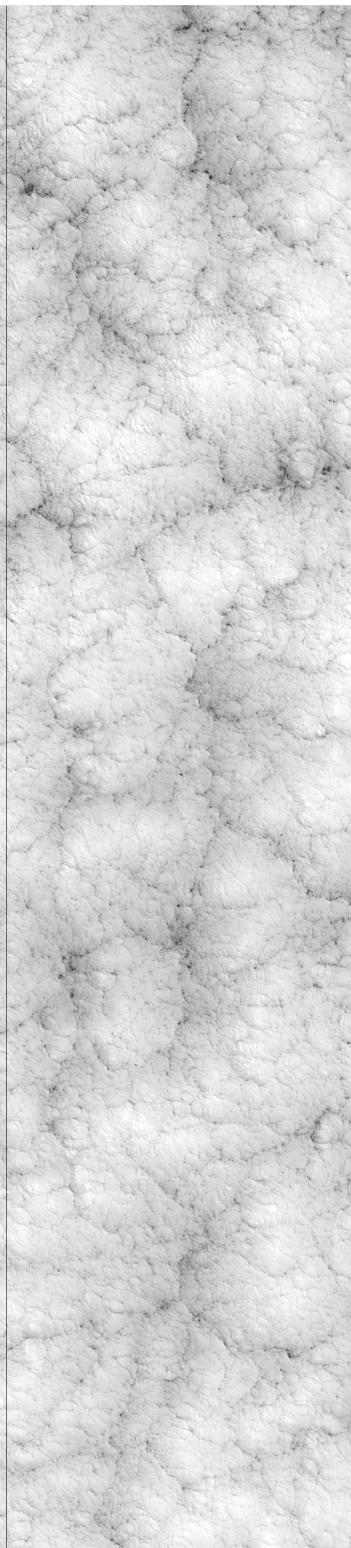
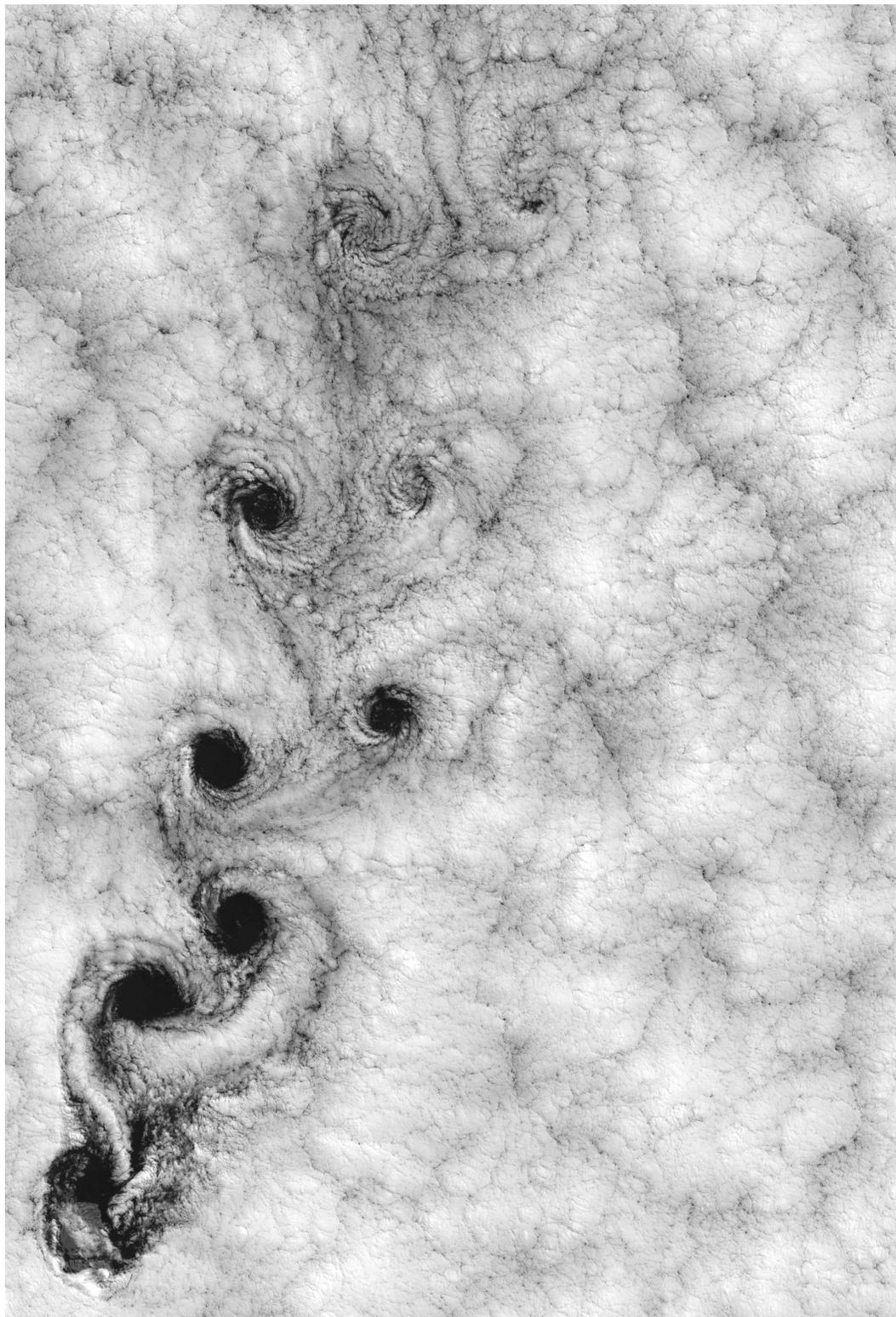
Submitted on 6 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License



Je-me-vois

Jean-Luc Nancy pose l'image à la section des corps : « L'image est toujours matérielle : elle est la matière du distinct, sa masse et son épaisseur, son poids, ses bords, son timbre et son spectre, son pas, son or. Or la matière c'est d'abord la mère (*materies* vient de *mater*, c'est le cœur de l'arbre, le bois dur) et la mère est cela de quoi et dans quoi, à la fois, il y a distinction : en son intimité se sépare une autre intimité et se forme une autre force, un autre même se détache du même pour être soi-même ¹ ».

Nous avons vécu les premiers mois de notre existence dans l'obscurité et la confusion des chairs, une indistinction de chaleurs, de pressions et d'enveloppes mêlées. Nous avons ensuite connu la condition d'*habit d'Arlequin* ² : corps morcelé, troué, agité de forces, de tensions, d'effondrements et de sursauts toniques, parcouru d'intensités nomades. Nous avons d'abord vécu dans le pétrin d'une matière sans contours, sans mesure ni écarts.

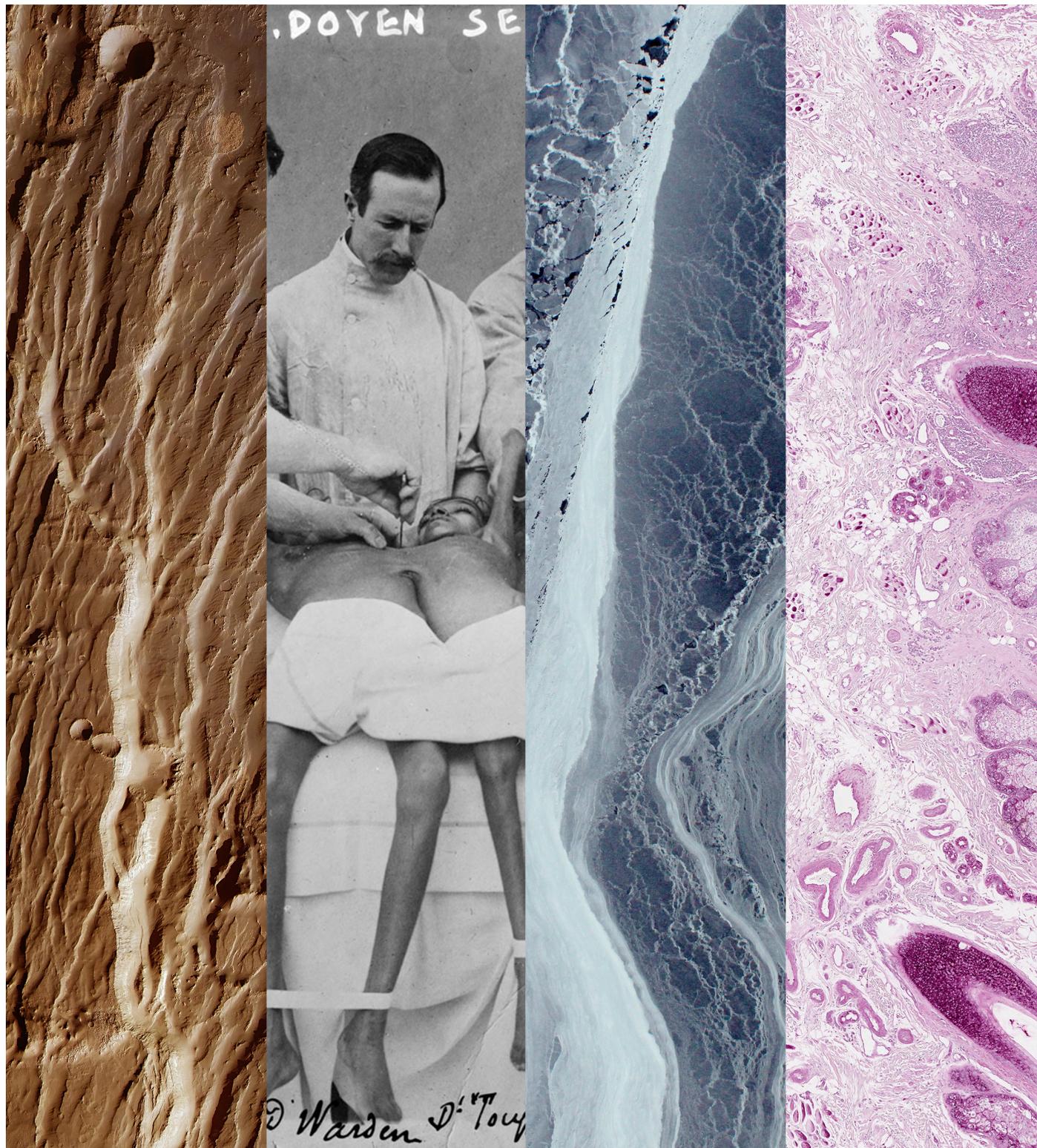
Et puis l'image nous a donné un corps.

Peu à peu, dans la fréquentation du regard de l'adulte et du reflet du miroir, nous avons découvert que nous étions distincts. Non plus seulement *parmi*, mais *avec*. À cet âge précoce où nous vivions encore morcelés, intensifs et chaotiques, notre reflet dans le miroir – ou dans le regard de l'adulte, dans le jeu spéculaire de son mimétisme gestuel – nous a offert une image idéale de notre unité corporelle et, grâce à cette vision réflexive, une projection de notre motricité. Cette image a contribué à faire de notre corps un monde local, domaine et propriété, distinct des choses et des autres corps, sans en être délié. Alors, passant par tous les stades du miroitement dans les yeux d'autrui, et du retentissement dans son corps, nous avons gagné la faculté de penser conjointement "je te vois" et "je me vois" dans un monde où *je*, *te* et *me* ne faisaient plus masse, mais entraient dans la triangulation des regards, des gestes, des attentions.

¹ Jean-Luc Nancy, *Au fond des images*, Paris, Galilée, 2003, p. 29-30.

² Gilles Deleuze, *Logique du sens*, Paris, éditions de Minuit, 1969, p. 229.





Une fois cette unité corporelle conquise, on ne peut plus voir sa propre main détachée de soi. À moins de se l'amputer, on ne peut pas voir sa main comme on regarde un objet dans le monde. Voir sa main détachée de soi, c'est une image insoutenable, parce que c'est une image qui ne se soutient plus d'aucun corps.

Il y a pourtant une solution. Elle est inaugurale. Elle a été trouvée il y a environ 40 000 ans, par nos parents du Paléolithique supérieur. Ces hommes et ces femmes ont eu le désir de se connaître. Et pour cela, ils ont fait d'eux-mêmes une image distincte.

Des hommes et des femmes ont fait cela. Ils sont descendus aux entrailles de la terre. Avec des torches dont les flammes vacillantes faisaient respirer et rougeoier les parois souterraines comme des muqueuses vivantes. Sur les parois léchées par les flammes ils animaient au trait, avec une habileté technique éblouissante, des cavalcades d'animaux sauvages. Mais pendant longtemps, ils n'ont pas figuré de corps humains dans leurs théâtres graphiques. Pour se représenter à eux-mêmes, peut-être avaient-ils besoin de faire d'abord des images *distinctes* avant de pouvoir faire des images ressemblantes.

Ils faisaient cela : ils prenaient solidement appui sur les parois, bras tendus et doigts écartés, et ils crachaient un mélange de salive et de pigments rouges sur le dos de leurs mains, jusqu'à les couvrir d'une nuée écarlate. C'est ainsi qu'ils ont produit les premiers autoportraits de l'humanité. Plutôt que de dessiner l'apparence de leurs mains, *trait pour trait*, ils ont préféré faire ces portraits par *retrait*. Car l'image de la main n'apparaissait en effet qu'au retrait du corps, dans la réserve de la couleur. Ainsi celui qui venait de retirer sa main pouvait alors la voir séparée de lui-même. Il regardait sa main négative : une image qui tenait lieu du corps, comme la marque indubitable de son passage et de sa présence. Voyant cela, sa propre main absente de lui-même, notre parent a pu commencer à penser "je me vois" : je est ici, dans l'épaisseur et le poids du corps, *me* est là devant, sur la paroi, et *vois* fait le va-et-vient entre les deux.

Mathieu Bouvier

